

A movie poster for the film 'Reste un peu'. The background shows three people walking outdoors. On the left is a man with a grey beard and mustache, wearing a dark blue polo shirt, smiling. In the center is a woman with voluminous red hair, wearing a bright yellow-green cardigan over a white top, smiling. On the right is an older man with white hair, wearing a dark blue patterned shirt, looking towards the woman. The title 'Reste un peu' is written in large, white, sans-serif font across the middle. Below the title, it says 'Un film de Gad Elmaleh' in a smaller white font.

Reste un peu

Un film de
Gad Elmaleh



VITO FILMS PRÉSENTE

Reste un peu

Un film de
Gad Elmaleh

AU CINÉMA LE 16 NOVEMBRE

Durée : 1H33

DISTRIBUTION

STUDIOCANAL
SOPHIE FRACCHIA
sophie.fracchia@studiocanal.com
Tél. : 01 71 35 11 19

Matériel presse et publicitaire disponible sur : screeningroom.studiocanal.com/espace-pro
Cliquer sur Sign In, puis entrer l'identifiant Salles@studiocanal.com et le mot de passe Studiocanal@2022

Contact Presse

BCG
bcg@bcgpresse.fr
Tél. : 01 45 51 13 00

A man with dark hair and glasses, wearing a dark blue shirt, is seen from the back, looking out over a cityscape. In the background, a church spire with a cross is visible against a bright sky.

Synopsis

Après trois années à vivre l'American dream Gad Elmaleh décide de rentrer en France. Sa famille et ses amis lui manquent. Du moins, c'est la réponse officielle pour justifier son retour... car Gad n'est pas (seulement) rentré pour le couscous de sa mère. Non, c'est une autre femme qu'il vient retrouver à Paris... la Vierge Marie.

Entretien avec Gad Elmaleh

R É A L I S A T E U R

Commençons par le commencement...

**Gad Elmaleh : Vous savez que " Bereshit ", veut dire " au commencement de " ?
C'est l'un des premiers mots de la Torah, c'est la Genèse. On est déjà dans le thème (rires) !**

Avez-vous eu une éducation talmudique ?

Gad Elmaleh : Oui, j'ai étudié le Talmud, je suis allé à la Yeshiva, qui est un centre d'étude de la Torah, j'ai pris des cours d'hébreux, j'ai lu les textes, je continue à les lire et à les étudier. Je n'aurais jamais pu faire ce film si je n'avais pas été en prise directe avec cette matière-là. J'ai grandi au Maroc, il y a toujours eu des synagogues, des églises et des mosquées dans le paysage, on vivait ensemble, juifs, chrétiens et musulmans, ça coulait de source. Chacun avait sa foi et ses croyances, tout le monde respectait ça, on était riche de ça. Aujourd'hui, quand on parle des religions, c'est souvent pour les opposer les unes aux autres, c'est souvent dans des moments de tension ou d'insécurité. Moi, j'aime en parler parce que ça me touche, et parce que je pense que c'est en étant au contact d'autres communautés et curieux de la foi des autres qu'on apprend à mieux se connaître soi-même.

C'est cette curiosité qui vous pousse d'abord à aller à l'église ?

Gad Elmaleh : Oui. J'ai l'impression qu'avec ce film, je joue vraiment avec le feu, avec des notions sensibles comme le sacré, l'idolâtrie, la passion, la tentation. Parler de ma fascination pour Marie, moi qui suis juif, d'une certaine manière, c'est un jeu interdit. C'est le péché ultime, l'idolâtrie, dans la religion juive ! Mais, je pense que c'est en s'approchant de ce qui brûle et pas de ce qui brille qu'on peut provoquer des réactions et des débats.

C'est l'un des enjeux de votre film : surprendre votre public et faire naître un débat sur la foi ?

Gad Elmaleh : Dans mon nouveau spectacle, je parle de la foi, de la religion, des religions, je parle notamment de ce blocage qu'ont juifs et

musulmans à entrer dans les églises, je parle de la beauté des obsèques catholiques, de leur solennité, que je ne moque pas mais qui m'amuse autant qu'elle me fascine. En fait, j'ai toujours abordé ces sujets-là à travers mes personnages et mes films, mais là, avec ce film, j'y vais plus frontalement, j'y vais sans le bling-bling de COCO ou la casquette du vieux papy juif à l'accent marocain de mon premier spectacle. J'ai toujours été voir ailleurs : je suis parti du Maroc, jeune homme, pour le Canada, puis pour la France et ensuite pour les Etats-Unis. J'ai rencontré des gens de tous les horizons, de différentes confessions, j'ai embrassé plusieurs cultures. C'est dans ma nature profonde. C'est comme ça que je me sens bien.

Vous vous mettez à nu et la forme du film s'en ressent puisqu'elle est très dépouillée, elle flirte avec le documentaire ou le mockumentaire...





Gad Elmaleh : Je ne me suis jamais dit " Tiens, si je faisais un mockumentaire sur la foi et l'identité ? ". Mais c'est vrai que je tenais à ce que le dispositif soit plus léger et que ça ne soit pas une superproduction comme *COCO* par exemple. Je ne voulais pas faire une comédie sur la religion avec des gags et des personnages, d'autres le font très bien. J'adore *LA VERITE SI JE MENS* même si, en réalité, ce n'est pas un film qui parle de la religion juive ni de l'identité juive mais plutôt de la culture juive séfarade, des traditions, des coutumes. J'avais envie de faire autre chose, un film plus modeste, plus proche des sujets que j'avais envie de traiter. J'ai conscience que ça peut être déroutant pour les spectateurs, je ne suis pas là où ils m'attendent, mais j'avais envie de faire tomber le masque et raconter ce que j'ai au fond du cœur, des doutes existentiels, et un véritable amour pour les religions et pour Marie en particulier. Ce film-là, je n'aurais pas pu le faire avant mes 50 ans. J'avais besoin de prendre du recul, de grandir.

Vous n'avez pas eu peur de l'autoportrait ?

Gad Elmaleh : Au contraire, ça m'évitait de tomber dans la caricature ! Mais je dois dire que la rencontre avec le scénariste Benjamin Charbit a été déterminante dans la vie du film. Benjamin m'a permis de trouver une structure, d'injecter de la fiction et du cinéma dans ce qui, au départ, ressemblait à une chronique ou une farce. Il a structuré mes idées, il a créé la trame du film, les différentes étapes par lesquelles je passe.

Le film parle de votre rapport à la foi juive et de votre profonde affection pour Marie, mais c'est aussi un film sur l'identité, et la vôtre est définitivement plurielle...

Gad Elmaleh : Oui, c'est un film sur l'identité au sens large. Je m'interroge ici, et avec beaucoup de sincérité, sur ma place, en tant qu'homme de 50 ans, dans la société, dans ma famille, dans le monde, dans la géographie, dans l'Histoire, dans mon histoire, dans mon rapport à ma judéité. Comme je vous le disais, je parle des mêmes choses depuis trente ans, sauf que là, je crois que j'en parle avec plus de courage, sans me cacher derrière des artifices. C'est comme si je revenais à mes premiers amours. Si vous saviez tout ce que j'ai retiré comme gras au montage, comme gags, comme grimaces ! Il y a de l'humour dans le film, mais l'humour naît naturellement des situations, le trait n'est pas forcé. C'est la situation que j'étire, mais pas tant pour l'effet comique que pour la réflexion que ça peut engager en chacun. Je vais être franc, ceux qui s'attendent à voir *COCO* ou *CHOUCHOU* vont être déçus ! J'ai pris le revers, le contrepied, parce que ça me semblait plus sincère pour traiter de ces sujets. C'est un film qui est vraiment intime.

Un genre de journal intime...

Gad Elmaleh : Exactement, et c'est d'ailleurs le titre d'un de mes films préférés de Nanni Moretti. J'adore ce cinéaste. J'ai beaucoup pensé à lui en faisant le film, comme j'ai beaucoup pensé

à Woody Allen qui lui aussi met en scène ses doutes, ses errances et ses questionnements sur le monde, Dieu, l'amour... Loin de moi l'idée de cracher dans la soupe, mais c'est vrai que le cinéma que j'ai fait jusqu'ici est très loin du cinéma que j'aime regarder : les films d'Alain Cavalier, de Nanni Moretti, de Woody Allen.

Comment avez-vous convaincu vos parents et vos proches de jouer dans le film ?

Gad Elmaleh : Je leur en ai parlé comme d'un film sur la crise de la cinquantaine. Ils ne savaient pas vraiment de quoi il était question. Je voulais capter leur surprise et leur trouble aussi. Je les ai un peu arnaqués (rires) ! Ma mère est vraiment bien dans le film, très naturelle. Tout était écrit dans le scénario, il y avait des dialogues, mais je ne leur ai pas donné de texte à apprendre, ça aurait ôté de leur spontanéité à l'image. Je leur donnais un cadre, des situations. Ma mère n'a pas réfléchi, elle a joué, comme le font les enfants, comme le font les acteurs. Mes parents étaient heureux, on était chez eux, il y avait un peu de monde, on faisait à manger. Ça a été un tournage très joyeux. Je vais vous raconter une anecdote : j'étais chez mes parents, je faisais des repérages avec mon chef opérateur, Thomas Brémond. Ma mère était dans la cuisine, Thomas lui a demandé de s'asseoir sur une des chaises de la cuisine, et elle lui a répondu : " Mais, en vrai, je ne m'assois jamais ici ! ". Ce n'était pas un caprice, elle avait raison, et on a pensé le plan autrement. Tout le film, ça n'a été que ça, on s'est adapté à la vie de

mes parents, aux décors de leur vie, le canapé, le salon marocain. Ça m'a beaucoup aidé d'être avec eux et d'être chez eux. J'ai découvert une méthode de mise en scène et de direction que j'adore, et je crois que par le passé, j'ai perdu beaucoup d'énergie à essayer de construire des scènes au cinéma avec trop de monde. Ce film, il fallait le faire avec une économie réduite, en équipe réduite, avec deux caméras légères, avec mes proches et pas des acteurs professionnels ultra identifiés. J'en suis convaincu.

Qu'est-ce qui vous a le plus plu ?

Gad Elmaleh : Faire jouer les non-acteurs, c'était la chose la plus bouleversante et gratifiante. Le Père Barthélémy par exemple. Il est vraiment animé par une pensée. Au départ, il ne devait pas jouer dans le film, mais à mesure de nos rencontres et discussions, je me suis dit qu'il serait parfait pour jouer le prêtre que je vais voir pour me faire baptiser. Cet homme, je l'aime profondément, il est passionnant, on a eu une véritable connexion. Comme avec Sœur Catherine, avec qui je rigole bien dans le film et qui est une personnalité très attachante. J'ai également fait intervenir Delphine Horvilleur parce que je la trouve brillante et que je discute souvent avec elle. Elle a lu le script, elle a compris mon chemin, elle n'a pas tout de suite accepté de jouer dans le film, mais finalement, elle a dit oui, ça valait le coup, ça me touche beaucoup. Comme pour Pierre-Henri Salfaty, professeur de talmud mais aussi réalisateur et scénariste. Je le





connais depuis longtemps. Ni Père Barthélemy, ni Delphine, ni Pierre-Henri, ni Sœur Catherine ne sont des dogmatiques. Ils accueillent les doutes, ils les comprennent. Quand mon père va voir Pierre-Henri Salfaty pour lui demander ce qui cloche chez moi, il lui répond avec beaucoup d'esprit que rien ne cloche puisque je cherche la présence du divin et qu'il n'y a pas de mal à ça ! Je n'ai voulu trahir la personnalité de personne, je n'ai pas voulu faire de ma mère, de ma sœur, des curés ou des rabbins des personnages. Je voulais qu'on soit hors des clichés, je voulais faire intervenir des gens qui sont eux-mêmes, alors que, moi, dans le film, je ne sais plus vraiment qui je suis.

On vous sent ému...

Gad Elmaleh : Oui, parce que c'est le film dont je suis le plus fier. Le film a un chemin, moi aussi j'ai fait un chemin. Je suis content que le film existe et je suis heureux de le présenter en salle. Je pense que le film va engager des discussions, et je suis content de pouvoir engager une discussion avec le public, avec celles et ceux qui le souhaitent. Je pense que c'est un film assez déstabilisant, et je me rends compte que c'est un immense luxe de s'attaquer aux sujets dont on veut vraiment parler. Vraiment, je m'en rends compte aujourd'hui. Moi, j'ai envie d'apprendre, et on apprend beaucoup des autres et de la foi des autres. La phrase de Monseigneur Lustiger que je mets à la fin du film résume bien mon chemin aussi : aller voir très loin, aller chercher très loin de soi pour embrasser ce qu'on est profondément.

Vous nous invitez dans vos souvenirs d'enfance aussi, à travers des images d'archives familiales à Casablanca...

Gad Elmaleh : Mon père filmait beaucoup quand on était enfant, il prenait beaucoup de photos aussi. J'aime ces images au début du film. J'aime beaucoup la séquence d'ouverture de *FUNNY PEOPLE* d'Apatow, parce qu'on voit la bande d'acteurs, tout jeunes, faire des gags au téléphone. C'est une archive, et quand on voit ça, on se dit que tout est là, que c'est la matrice. Ma sœur raconte dans le film qu'on est entré dans l'église de Notre-Dame à Casablanca alors qu'on était enfants et que ça nous avait été catégoriquement interdit. Elle raconte que j'étais ébloui par la statue de la Vierge, et c'est vrai ! Les églises sont des lieux qui me bouleversent, je suis sensible à leur beauté. Je ne ressens pas la même émotion quand j'entre dans une synagogue parce que l'émotion naît dans la ferveur de la prière. C'est une autre connexion, c'est un autre rapport qui se crée.

C'est Ibrahim Maalouf qui signe la musique du film. Comment s'est passée votre collaboration ?

Gad Elmaleh : Ibrahim a composé presque en temps réel, je lui envoyais les rushes, on parlait du film ensemble. On se connaît bien avec Ibrahim, j'adore ce mec, j'adore son travail et sa musique. On parle souvent ensemble du Liban, de la culture libanaise, de l'histoire de ce pays, berceau de plusieurs religions et cultes. Bref, Ibrahim a été touché par ma démarche et par le

film et il a accepté d'en faire la musique. C'est une musique très belle, douce et puissante. Elle accompagne le film, elle ne le surcharge pas, elle n'étouffe pas l'émotion. C'est ce qu'on recherchait. Rien qui ne soit lourd.

Entretien avec Isaac Sharry

P R O D U C T E U R

Vous vous connaissez depuis longtemps avec Gad ?

Isaac Sharry : Oui, on se connaît depuis longtemps, on vient tous les deux du Maroc, lui de Casablanca, moi de Fès. J'ai toujours suivi sa carrière avec attention. Je suis même allé le voir aux États-Unis, pour son spectacle au Carnegie Hall. Seinfeld était venu lui faire un clin d'œil sur scène, ils étaient complices, c'était magique, il y avait beaucoup d'émotions.

Comment avez-vous réagi quand il vous a présenté son projet et son sujet ?

Isaac Sharry : Quand Gad m'a parlé de son envie de réaliser un film et quand il m'a parlé du sujet, il m'a dit qu'il voulait raconter une histoire d'amour : son coup de foudre pour la vierge Marie. Franchement, j'en suis presque tombé de ma chaise, j'ai d'abord cru à un canular ! Mais il me parlait avec tellement de sérieux, avec enthousiasme et avec son cœur. Cette envie de raconter cette histoire urgemment, m'a emballé et nous nous sommes embarqués

ensemble pour tourner ce film dans l'urgence. Pour résumer il m'a parlé de son idée en avril 2021 et le film était tourné fin juillet 2021. Nous l'avons écrit en un mois et demi, préparé en un mois et tourné en un mois.

Il ne vous en avait jamais parlé ?

Isaac Sharry : Non, je n'avais pas la moindre idée de la place qu'occupait Marie dans le cœur de Gad, ni moi, ni sa famille, personne ne s'est douté de rien. Gad a toujours su nous surprendre, mais là, la surprise était vraiment générale ! En même temps, il était tout à fait sincère. Gad fait toujours les choses à fond, c'est un curieux de nature. Il est allé à l'école talmudique, il connaît les textes hébraïques, il lit aussi bien l'Ancien que le Nouveau Testament.

Pouvez-vous nous en dire plus ?

Isaac Sharry : Vous pouvez imaginer pour un producteur le challenge et la chance de pouvoir produire un film sur ce sujet-là avec

Gad Elmaleh. Il m'a ouvert les portes de son cœur et de son univers personnel. Ça m'a permis de pouvoir l'accompagner comme il se doit, je l'espère. Lorsqu'un producteur a la chance de pouvoir accompagner un talent de cette manière il en ressort enrichi, et grâce à lui j'ai découvert le monde catholique que je ne connaissais pas. Au début, personne n'était au courant de ce projet, le scénario n'avait été envoyé nulle part, on voulait tout faire nous même, dans le plus grand des secrets. Seul CANAL+ l'a lu et nous a suivi immédiatement et je leur suis extrêmement reconnaissant. Plus le film se fabriquait, plus j'avais l'impression qu'on était en train de faire quelque chose de spécial. Le cinéma, c'est aussi un temple et on est tous les deux habités par cette croyance avec Gad.

Vous parlez de challenges, l'écriture du scénario a donc été l'un d'entre eux ?

Isaac Sharry : Oui, ça a été un challenge sachant que nous n'avions que trois mois pour écrire,





préparer et tourner un film. L'écriture du scénario était une étape capitale. Les premières versions étaient un peu trop touffues parce que Gad avait envie de raconter plein de choses. Il a fallu faire le tri, aller à l'essentiel. C'est sa rencontre et sa collaboration avec Benjamin Charbit qui ont aidé à canaliser tout ça. Je lui ai présenté Benjamin, scénariste à qui je trouve un talent fou. Je savais qu'entre Gad et lui, le courant allait passer. En un mois, le scénario était écrit, et on savait que les protagonistes allaient tous, ou presque tous, être joués par des proches de Gad.

Les parents de Gad jouent en effet leur propre rôle. A travers ce film en forme d'autoportrait, Gad témoigne son amour à ses parents, et il le fait à travers le jeu, le fait de jouer ensemble.

Isaac Sharry : Je pense que Gad a voulu faire ce film pour plein de raisons, et parmi ces raisons, il y a ses parents, qu'il aime et qui l'aiment. Gad a la cinquantaine, il se sent plus libre aujourd'hui je crois, mais il y a toujours des choses qu'on a du mal à dire à ses parents, même quand on est adulte, et avouer qu'on aime la vierge Marie fait partie des choses qui ne sont pas faciles à dire, spécialement dans une famille juive assez traditionnelle. Pour moi, l'enjeu, c'était de dire la vérité, de ne pas chercher à la maquiller. Faire le film à la manière d'un documentaire avait du sens aussi.

Comment s'est passé le tournage ?

Isaac Sharry : Nous avons tourné avec une petite équipe qui variait entre 12 et 20 personnes selon les jours. Deux caméras se sont imposées assez vite car il nous fallait un maximum d'images et de réactions des protagonistes. Ainsi, cette petite équipe, qui est devenue grande par son implication, a aidé Gad à raconter son histoire. Tout le monde sur le plateau sentait qu'il se passait quelque chose sur ce tournage où il y avait beaucoup d'émotion. Toute l'équipe était un grand cœur qui battait à la cadence de celui de Gad. Il s'est passé quelque chose de très fort sur ce tournage qui, je pense, nous accompagnera tous pendant longtemps.

C'est un film qui déstabilise parce que Gad s'y livre comme il s'est rarement livré. Il nous présente une facette de lui qu'on ne soupçonnait pas. On rit, parce que les situations provoquent parfois naturellement le rire, mais jamais on ne se moque.

Isaac Sharry : Oui, ce n'est pas du tout un film qui se moque de qui que ce soit. Au contraire, c'est un film qui montre quelqu'un qui se questionne, qui questionne sa foi, sa religion et par la même occasion nous interroge aussi. Quel est le but de notre venue sur terre ? Ceux qui connaissent Gad savaient qu'il est beaucoup plus profond que ce que les gens peuvent imaginer de lui. Nous avons plusieurs points

communs avec Gad dont celui tous les deux d'avoir été dans une yechiva (centre d'étude talmudiques) où le propre de l'étude c'est se questionner en permanence, questionner le monde dans lequel on vit et être à la recherche constamment de la vérité. Ce film est d'une certaine manière la techouva de Gad, c'est un processus de repentance dans le judaïsme, le retour au point à partir duquel on s'est peut-être égaré.

Qu'est-ce que vous retenir de cette expérience ?

Isaac Sharry : C'est un film qui m'a beaucoup rapproché de Gad. J'ai appris énormément de choses grâce à lui, il m'a emmené dans des endroits que je ne connaissais pas, j'ai fait des rencontres qui m'ont profondément touchées. C'était très enrichissant d'être à ses côtés. Je lui en suis très reconnaissant. Ce film et la manière dont nous l'avons fabriqué ont été un défi pour un producteur mais m'ont montré que quand un réalisateur et un producteur sont main dans la main, tout est possible.

Entretien avec Pierre Henry Salfati et Père Barthélemy

Parlez-nous d'abord de votre expérience de jeu : Pierre-Henry Salfati, vous connaissez le métier d'acteur, mais pour vous, Père Barthélémy, c'était une première devant les caméras.

Pierre Henry Salfati : Dans le film, je joue face au père de Gad. Il vient me voir parce qu'il est un peu déboussolé par le comportement de son fils. Globalement, nous avons improvisé la séquence, mais Gad nous avait cependant donné un cadre. On savait qu'on devait aborder des sujets métaphysiques. De ce type de discussions naît toujours l'inattendu, et c'est ce que Gad cherchait : de la spontanéité. Le challenge était intéressant. C'était bien d'improviser, et c'était, je pense, un bon choix. Dieu a improvisé le monde, ou en tout cas, il nous laisse improviser !

Père Barthélemy : Gad m'a demandé de jouer avec ce même souci, de rester proche de la réalité et des

discussions qu'on avait eues en amont du tournage, sur la conversion ou le baptême par exemple. Les scènes qui se passent à l'église ont été tournées dans le cadre de vraies messes, ce n'était pas des acteurs qui étaient là. Gad ne nous a pas demandé de jouer des rôles, il voulait qu'on soit nous-même, même si pour moi la caméra était très intimidante.

Qu'est-ce qui vous a touchés dans la démarche de Gad ?

Père Barthélemy : Ce qui m'a touché, c'est le regard neuf qu'il posait sur ma religion et sur ma foi. Ça m'a fait beaucoup de bien. Gad était dans la découverte de la foi chrétienne. Et moi-même, je découvrais avec lui la foi juive. Pour moi, cette rencontre avec Gad, avec Isaac Sharry et Delphine Horvilleur, c'est une bénédiction, une conscience renouvelée du besoin que nous avons de connaître nos racines, et nos racines juives aussi ! C'est ce qui

nous donne plus de connaissance de notre liturgie. Le Nouveau Testament sans l'Ancien Testament est incompréhensible. Il y a une cohérence que nous avons tendance à oublier parfois. Se couper du judaïsme, c'est le risque de perdre le sens profond de nos propres rites. Ce que je trouve très fort dans le film de Gad, c'est qu'il n'y a pas de phagocytose. On voyage entre deux univers pendant tout le film, avec beaucoup d'humour et de tendresse.

Pierre Henry Salfati : Ce que vous dites Barthélemy, sur la conscience de nos racines est à mon sens très juste. La trajectoire de Lustiger en témoigne bien : pour être un peu plus chrétien, il faut être un peu plus juif, au risque de tomber dans la bassine (rires) ! Sérieusement, on dit souvent chez nous que l'avenir du monde, c'est son passé. La conscience et la connaissance du passé, ça permet de mieux se projeter et se comprendre. Savoir d'où on vient pour mieux savoir où on va...





Père Barthélemy : En tout cas, à mes yeux, ce film a la particularité d'avoir un vrai souffle spirituel, tout en épousant les codes de la comédie. Il traite de sujets universels et profonds mais de façon légère et amusante. C'est un des éléments qui m'a vraiment réjoui dans l'approche de Gad.

Le film parle beaucoup d'amour, et notamment de l'amour de Gad pour les figures maternelles : la sienne et Marie...

Père Barthélemy : Oui, la découverte que Gad fait du christianisme passe par cette figure mariale et féminine qu'il découvre quand il est enfant, en rentrant dans une église comme il le raconte dans le film. J'ai été marqué par la façon dont ce personnage marial marque Gad et l'inspire au sens grand du terme. Peut-être que c'est une façon de s'interroger sur la place du féminin dans nos vies et dans la spiritualité.

Pierre Henry Salfati : Mère, Marie, Myriam, si on remonte encore plus loin, et Myriam, qui est la sœur de Moïse, c'est grâce à elle si ce dernier existe, elle le sauve, elle l'accompagne. La traduction en hébreu de Marie, c'est shekina, qui veut dire "la présence divine". La présence du divin, c'est le féminin du monde, et elle laisse une empreinte en chacun.

Propos recueillis par Ava Cahen

LISTE **Artistique**

Gad Elmalehlui-même
Régine Elmalehelle-même
David Elmalehlui-même
Olivia JubinAgnès
William AzoulayWilliam
Judith ElmalehJudith
Catherine ThiercelinSœur Catherine
Nicolas Port.....Père Barthélémy
Mehdi DjaadiMehdi
RaymondGuy Moign

LISTE **Technique**

Scénario et réalisationGad Elmaleh, Benjamin Charbit
ProducteurIsaac Sharry
Directeur de la productionFrançois-Xavier Decraene
ImageThomas Brémond
MontageCamille Delprat
DécorsMaamar Ech-Cheikh
CostumesJulie Heiliger
1^{er} assistant réalisateurAurélien Fauchet
ScripteMalvina Desmarest
RégieMartin Guigues
SonUtku Insel, Olivier le Vacon

STUDIOCANAL
A CANAL+ COMPANY

AVEC **GAD ELMALEH RÉGINE ELMALEH DAVID ELMALEH JUDITH ELMALEH DELPHINE HORVILLEUR PIERRE HENRY SALFATI**
GUY MOIGN MEHDI DJAADI WILLIAM AZOULAY OLIVIA JUBIN NICOLAS PORT CATHERINE THIERCELIN ET LA PARTICIPATION AMICALE DE **ROSCHDY ZEM**
PRODUIT PAR **ISAAC SHARRY** SCÉNARIO **GAD ELMALEH ET BENJAMIN CHARBIT** IMAGE **THOMAS BRÉMOND** SON **UTKU INSEL** MONTAGE **CAMILLE DELPRAT**
DIRECTEUR DE PRODUCTION **FRANÇOIS-XAVIER DECRAENE** MUSIQUE ORIGINALE COMPOSÉE ET ARANGÉE PAR **IBRAHIM MAALOUF**
UNE PRODUCTION **VITO FILMS** EN COPRODUCTION AVEC **KS2 CINEMA** AVEC LA PARTICIPATION DE **CANAL+ CINÉ+** AVEC LE SOUTIEN DU **CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE** DISTRIBUTION ET VENTES INTERNATIONALES **STUDIOCANAL**

VITO FILMS

KS2
CINEMA

CANAL+

© 2021 - VITO FILMS - KS2 CINEMA - Tous droits réservés.

CINE+

CNC

STUDIOCANAL
A CANAL+ COMPANY